Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
CUIRASSES CONTRE FORTS DARDANELLES **17 mars 1915**	**Batailles navales**
Auteur :	Origine :
EMILE VEDEL	**Bibliothèque personnelle**
Référence :	Transcripteur :
NOS MARINS AUX DARDANELLES **L'ILLUSTRATION** **JOURNAL UNIVERSEL HEBDOMADAIRE** **R. BASCHET DIRECTEUR GERANT** **M. NORMAND REDACTEUR EN CHEF** **13 RUE SAINT-GEORGES PARIS** **N° 3804 DU 29 JANVIER 1916**	**MFR** Date : **2011**

Ancestramil

CUIRASSES CONTRE FORTS DARDANELLES

17 MARS 1915

Le 17 mars 1915, on avait dragué tout l'avant bassin des Dardanelles. La question qui se posait était d'ouvrir un chenal dans le grand champ de mines que les avions signalaient entre les Falaises Blanches et Souan-Déré, et de le prolonger ensuite à travers la double ligne qui barrait l'accès de la haie de Sari-Siglar, dernier coude avant les Narrows. Mais les dragueurs, déjà presque aveuglés par les faisceaux de lumière électrique dardés sur eux, ne pouvaient plus avancer tant que ne seraient pas détruites les batteries qui pullulaient sur les deux rives, de plus en plus nombreuses et rapprochées à mesure que l'on gagnait vers le fond de la cuvette. Et impossible de canonner ces batteries sans s'exposer au feu des grands ouvrages de Chanak et de Kilid-Bahr, qu'il faillait commencer par réduire au silence, momentanément tout au moins. Il ne s'agissait donc de rien moins que d'une attaque directe et à fond contre les maîtresses défenses du passage, dont voici un aperçu : [1]

- COTE D'EUROPE
  - Groupe De Souan-Déré
    - a. II 152
    - b. ? obusiers
    - c.VI 57 à tir rapide ; X mitrailleuses
  - Groupe De Kilid-Bahr
    - d. VIII 152 ; IV obusiers
    - e. ? pièces de campagne et mitrailleuses
    - f. III 152 ; ? pièces de campagne
    - g. VI mitrailleuses
    - h. II 280 ; IV 240 ; V pièces de campagne
    - i. VI pièces de campagne
    - j. (Hamidieh Toprak), II 356 ; III pièces de campagne
    - k. (Namazieh), I 280 ; I 260 ; XI 240 ; III 210 ; III 152 ; ? pièces de campagne
    - l. II 152 ; III obusiers
    - m. VI pièces de campagne
    - n. (Medjidieh Tabia), VI 210
- COTE D'ASIE
  - Groupe de Dardanus Falaises Blanches
    - o. VI obusiers de 105
    - p. IV 152
    - q. ? pièces de campagne
    - r. VII 152 à tir rapide
  - Groupe de Chanak
    - s. (Hamidieh Tabia), II 356 ; VIII 240 ; VI pièces de campagne
    - t. (Hamidieh Sultanieh) ; II 356 ; I 240 ; I 210 ; IV 152 ; IV 120 ; V 87
    - u. (Anadolou Medjidieh), III 280 ; IV 260 ; II 240 ; II 210 ; III 152 ; ? pièces de campagne

[1] Les chiffres romains indiquent le nombre des différentes sortes de pièces, et les chiffres arabes leur calibre ; les lettres italiques correspondent aux positions désignées par les mêmes lettres sur la carte ci-contre.

Cela faisait un total de 102 pièces de gros calibre (152 et au-dessus) et d'une cinquantaine de canons de campagne, plus ceux des batteries mobiles, soit peut-être 150 en tout de ces derniers. Sans doute la flotte alliée représentait un chiffre de bouches à feu beaucoup plus considérable, 280 grosses pièces (134 et au-dessus) et 223 petites (100 et 76). Mais la configuration du détroit ne permettait qu'à un groupe restreint de cuirassés de tirer à distance utile. Ceux que nous verrons engager l'action décisive ne porteront que 148 canons lourds et 128 légers, et encore ne pourront-ils en utiliser que la moitié à la fois, ce qui réduira leur nombre à 74 (contre 102) des premiers et à 114 (contre 150) des seconds. La partie était donc loin d'être égale. Le feu était, il est vrai, aussi malaisé à régler d'un côté que de l'autre, à cause de la mobilité perpétuelle inhérente au navire, que vents, courants et marées ne laissent jamais en repos, fût-il mouillé ou même affourché. Or, le moindre déplacement de sa part exige une modification, de pointage immédiate et pratiquement irréalisable, aussi bien sur le bateau, si on considère celui-ci comme plate-forme de tir, qu'à terre si on l'envisage comme but. Et, de ce fait, nous avons vu et verrons jusqu'à 500 coups tirés par un ouvrage sur un cuirassé, et réciproque, sans que ni l'un ni l'autre s'en porte beaucoup plus mal. Mais, dans l'espèce, cet inconvénient devenait surtout préjudiciable à l'assaillant, puisqu'il l'empêchait de réaliser son objectif, qui était la destruction des forts. Pour y parvenir, il aurait fallu, en effet, accabler ceux-ci d'une telle quantité de projectiles tombant toujours au même bon endroit, que toutes leurs pièces fussent brisées, et un pareil résultat ne pouvait être obtenu que par des batteries absolument fixes, dont le tir ne variât plus une fois bien repéré, avec l'aide d'avions. Tandis qu'en dehors de quelques coups heureux, démontant par hasard un canon, les alliés arrivaient seulement à rendre la place intenable pendant la durée de leur bombardement par mer. Obligée de se mettre à l'abri, la garnison en était quitte pour cesser le feu, prête à le reprendre aussitôt l'ouragan passé. Eût-elle même été tuée jusqu'au dernier homme, et son stock de munitions épuisé ou anéanti, que le remplacement des deux demeurait facile, tant que le fort ne serait pas investi par terre. Une autre supériorité de la défense consistait dans l'emploi des mines sous-marines, plus redoutables que toute espèce d'artillerie. On avait bien dragué les fixes, mais sans être jamais sûr de ne pas en avoir oublié quelqu'une, et il restait en tout cas la menace des mines dérivantes, dont l'aléa était encore inconnu, et qui allaient décider de tout. Telles étaient les difficultés de l'entreprise. Après les avoir mûrement envisagées, l'amiral **CARDEN** ne crut pas possible de les surmonter, et laissa le commandement à son second, le contre-amiral **de ROBECK,** auquel l'Amirauté anglaise donne ordre de marcher quand même.

JOURNEE DU 18 MARS

La carte ci-jointe expliquera, mieux que tous les textes, le dispositif adopté pour une action où la division française joua un rôle aussi important que glorieux, malheureusement assombri par la perte du Bouvet.

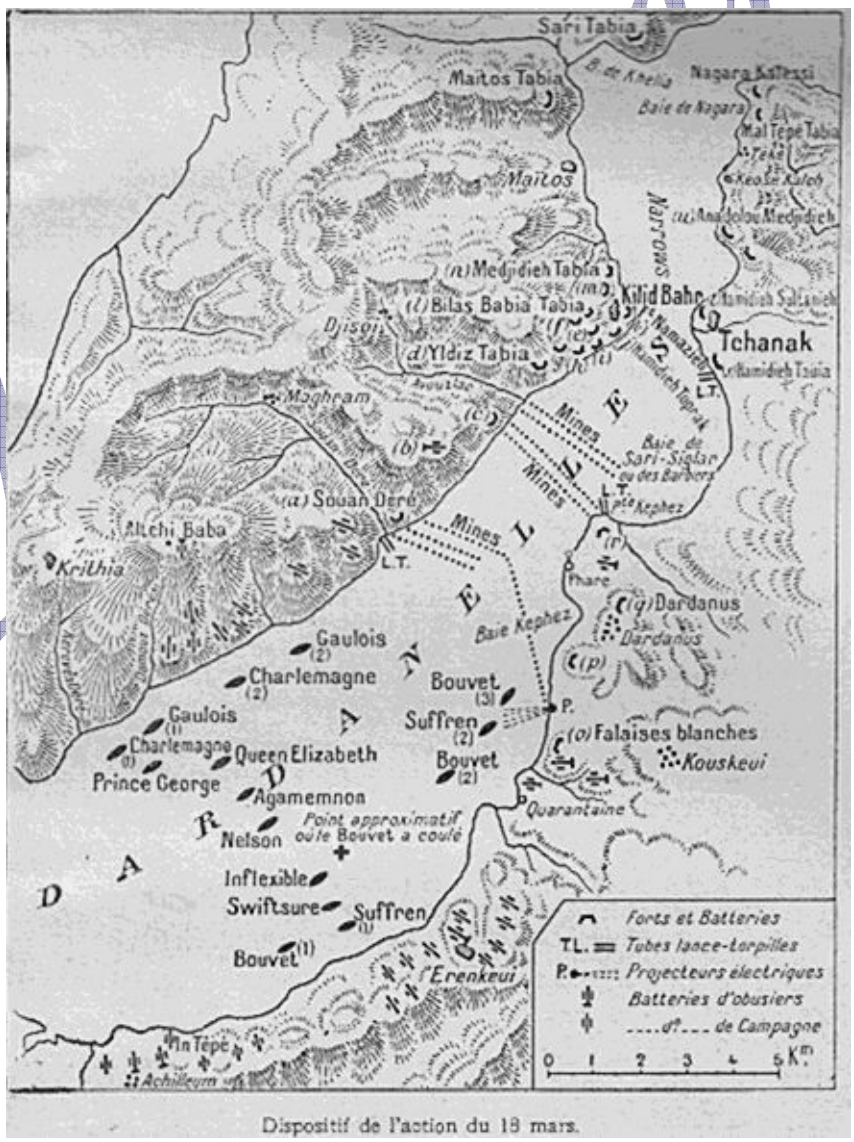
A 11 h 30 du matin, le 18 avril, les quatre plus forts cuirassés de l'escadre combinée, *Queen Elizabeth* (V 381 – XVI 152 – XII 76), *Agamemnon* (IV 305 – X 234 – XV 76), *Lord Nelson* (comme le précédent) et *Inflexible* (VIII 305 – XVI 152) viennent mouiller en travers du détroit, à 13 000 mètres des Narrows, pour bombarder en tir lent les cinq principaux ouvrages de Chanak et de Kilid-Bahr. Ils sont soutenus par le *Swiftsure* (IV 254 – XIV 190 – XIV 76) et le *Prince George* (IV 305 – XII 152 – XVI 76), chargés de les flanquer contre les batteries de campagne du voisinage. A peine le feu est-il ouvert (11 h 40) que les forts ripostent. Medjidieh, Namazieh et Dardanus de toutes leurs pièces. Hamidieh d'Asie paraît n'utiliser que trois des siennes, Hamidieh d'Europe reste muet. Mais le tir des Anglais est excellent, surtout celui de la *Queen Elizabeth*, dont tous les coups vont au but. A midi, une explosion se produit dans le fort d'Hamidieh d'Asie et la ville de Chanak brûle. A midi 15, jugeant les forts assez maltraités pour pouvoir les affronter de plus près, une seconde formation de quatre cuirassés se porte à 4 000 mètres en avant de la première, et en marge de son champ de tir, pour attaquer les mêmes ouvrages, tout en combattant les batteries secondaires à proximité.

Ce fut la division française, *Suffren* (IV .05 – X 164 – VIII 100), *Bouvet* (II 305 – II 274 – VIII 138 – VIII 100), *Gaulois* (IV 305 – X 134 – VIII 100) et *Charlemagne* (comme le précédent) qui eut le grand honneur de fournir l'avant-garde.
Au signal de la *Queen Elizabeth*, nos quatre vieux excellents cuirassés, qui ne s'étaient jamais attendus à pareille fête, se lancent à la charge, *Suffren* et *Bouvet* le long de la côte d'Asie, *Gaulois* et *Charlemagne* suivant celle d'Europe. Ils devaient se remplacer l'un l'autre au poste le plus exposé, que l'amiral **GUEPRATTE** avait naturellement choisi pour commencer. Il s'y comporta si galamment, du reste, que les Anglais lui décernèrent d'enthousiasme l'héroïque surnom de Rire-eater –Mangeur de Feu- le même dont **NELSON** se plaisait à gratifier les plus vaillants parmi ses compagnons d'armes.

Voici un petit récit qui offre l'intérêt de nous décrire l'action telle que la suivirent ceux d'en bas, y prenant part sans la voir : "Lorsque ce matin-là le clairon lança dans les divers entreponts les notes brèves de la sonnerie "aux postes de combat", les matelots qui, comme d'habitude, étaient restés sur le pont jusqu'au dernier moment, dégringolèrent les échelles en trombe. Une minute après, chacun avait rejoint son poste. "Faites l'appel ! Rendez l'appel !" – "Complet dans la rue 2." Et bientôt les projectiles ennemis, qui tombent dans l'eau à quelques mètres du bord, commencent à marteler la coque comme à coups de masse. Qu'attendons-nous pour répondre ? Le premier coup de canon partant du bord est salué par un "Ah !" de satisfaction… mais quelle est cette fumée qui nous envahit tout d'un coup ? "Stoppez les ventilateurs !" ON n'y voit plus. Les lampes électriques semblent des fils rouges, une affreuse odeur de poudre vous saisit à la gorge, on tousse, on crache. Evidemment nous avons été touchés, mais où ? Quand la fumée s'est un peu dissipée, je regarde mes hommes. Rien d'anormal. Je demande des nouvelles de la rue 1 : tout va bien. Un crissement se fait entendre au-dessus de nos têtes: c'est un projectile qui vient de déchirer la tôle de la cheminée. Au lieu de monter, cette fois la fumée redescend, moins dense cependant que tout à l'heure. Mais depuis quelques instants, il me semble que le bâtiment donne de la bande sur bâbord. Je ne me trompe pas, car elle s'accentue rapidement. Que se passe-t-il donc ? De l'eau monte sournoisement entre le parquet de la chaufferie et le bas de la porte à guillotine de la soute à charbon. Plus de doute, la coque est percée et la situation peut être critique. Mes hommes ont compris le danger, je vois pâlir quelques visages imberbes, mais personne ne bronche. "Cent tours en arrière ! La pression à 15 kilos !" Il n'est plus question de voie d'eau, ni de danger. Une seule chose est intéressante, la pression. Il faut 15 kilos, on les aura. Et le charbon s'engouffre dans les gueules rouges des fourneaux. Chez ces braves gens, d'instinct, le sentiment du devoir a primé tous les autres… le combat est fini. Rapidement chacun remonte sur le pont, anxieux de savoir les nouvelles. Et, d'un seul coup, nos apprenons que le *Bouvet* a coulé, le *Gaulois* en danger de sombrer par l'avant, que l'incendie est à bord, que l'on a noyé les soutes à munitions 4 et 6. Mais, au moins, avons-nous fait du bon travail ? Les forts sont-ils démolis ? Car c'est pour cela que les chauffeurs ont chauffé avec autant de cœur que les canonniers ont tiré, et ils sont aussi fiers du résultat que ceux qui pointaient nos énormes 305." (**F. CORCE**, sous-officier mécanicien du *Suffren*)

Ecoutons maintenant ce témoignage, vibrant et coloré, que l'amiral **GUEPRATTE** rend de ceux qu'il eut la joie de conduire à l'ennemi: "Notre raid nous amenait à 3 800 mètres des batteries de Dardanus et de Souan-Déré, et à 2 000 à peine des obusiers des Falaises Blanches, tous ouvrages bien servis et des plus mordants, tandis que les batteries de campagne, dont le nombre s'accroissait sans cesse, dissimulées dans les fourrés de la côte, nous battaient presque à bout portant, ayant soin d'atteler et de se déplacer fréquemment, sans que, dans de telles conditions, nous ne pouvions manquer d'être éprouvés par le feu intense de l'ennemi. Et bien ! J'ai ressenti une vive et légitime satisfaction à constater qu'en dépit de vicissitudes variées, aucun de nos bâtiments ne songeait à reculer d'une semelle. Le *Gaulois*, le *Bouvet* et le *Suffren* éprouvèrent de sérieuses avaries, malgré lesquelles ils restèrent aussi ardents au feu. Et, à 1 h 55, lorsque le signal fut fait à la division française de se retirer pour laisser la place à une relève anglaise, j'eus de la peine à me faire obéir du vaillant *Bouvet*, lequel ne pouvait pas se décider à quitter la ligne de feu. Il évolua enfin pour venir

se ranger dans nos eaux, et ce mouvement lui fut fatal. En moins d'une minute, le valeureux bâtiment, éventré par une mine dérivante, chavirait et disparaissait à jamais… Au cours des évènements les plus dramatiques, il est parfois des mots qui arrachent le sourire, tellement ils décèlent de force d'âme chez leurs auteurs. Les premiers naufragés du *Bouvet*, amenés à bord du *Suffren*, me furent présentés. L'un d'eux semblait aussi surpris que joyeux d'exister encore, et comme je l'en complimentais, il se recueillit un instant, et eut cette réponse, renversante en pareille circonstance : "*Ma foi amiral, j'aurais cru qu'une mine c'était plus terrible que ça…!*" Déjà très brillant au cours des engagements précédents, le *Gaulois* s'est fait le 18 mars une page hors de pair, une vraie page de Livre d'Or ; lorsque son commandant (le capitaine de vaisseau **BIARD**) eut reconnu la gravité de la situation (une voie d'eau ouverte par un projectile et que les pompes ne parvenaient pas à franchir), il déclina tout secours, s'interdit d'aller se jeter au plein sur le littoral ottoman, où il n'eût recueilli que honte et déshonneur pour lui, pour nous tous et pour notre Pavillon, et désespérant d'atteindre Tenedos, fit résolument route vers Drepano (Ile aux Lapins). En cours de route, voyant l'avant s'enfoncer toujours, il évacua les gens inutiles avec autant de calme et d'ordre que s'il se fût agi d'un appel de permissionnaires en rade. Lorsque je me rendis à son bord, les écubiers étaient déjà noyés et pourtant le clairon sonna "le garde à vous !" auquel chacun s'aligna sur les lisses avec une correction militaire qui, étant données les conjonctures, était positivement touchante."



Dispositif de l'action du 18 mars.